

tauromachie

« Le Torero qui effraie par sa témérité le public de l'arène ne toréé pas, il se couvre du ridicule de risquer sa vie, ce qui est à la portée de n'importe qui ; en revanche, le torero mordu par le *duende* donne une leçon de musique pythagoricienne et fait oublier qu'il jette sans cesse son cœur vers les cornes du taureau. Lagartijo, avec son *duende* romain, Joselito avec son *duende* juif, Belmonte avec son *duende* baroque et Cagancho avec son *duende* gitan, désignent, dans le crépuscule de l'arène, quatre grandes voies de la tradition espagnole aux poètes, aux peintres et aux musiciens », écrit Federico García Lorca dans la *Théorie et jeu du duende* (trad. de S. et C. Pradal, 1989). Ce qu'exprime le poète dans l'intraduisible mot castillan *duende* (envoûtement, charme, grâce, esprit malin) n'est rien moins que l'âme de la tauromachie, l'art de combattre le taureau dans l'arène, reposant sur des règles et sur des lois – et ce combat de l'homme et du taureau, animal porteur de mort, doit se résoudre par la mort du taureau. La plupart des malentendus au sujet de la tauromachie reposent sur une confusion entre le rituel, le sacrifice et le *combat*. La tauromachie est un art du *combat*, du *combat à mort* entre un homme et un taureau, associant l'intelligence et la force virile à la beauté. La perfection de l'équilibre réuni par ces trois composantes essentielles de la tauromachie est le fait de l'évolution historique d'un art qui, plongeant ses racines dans l'antique bassin méditerranéen, atteint son apogée durant les années 1900-1920 sous l'influence opposée de deux génies de l'arène Joselito et Belmonte. La longue histoire de la tauromachie espagnole est lisible dans la succession des trois actes de la corrida : depuis l'héritage des tauromachies « à cheval et à la lance » jusqu'à la

bravoure du « *Torero a pie* ». « Tels sont les trois actes de la tragédie », écrivait Ernest Hemingway. « C'est le premier, celui des chevaux qui indique ce que seront les autres et qui, en fait, rend possible la suite. C'est au premier acte que le taureau entre en pleine possession de ses facultés, confiant, rapide, batailleur et conquérant. Toutes les victoires sont au premier acte. À la fin du premier acte, il a, en apparence, gagné. Il a nettoyé l'arène des hommes montés et il est seul. Au deuxième acte, il est complètement bafoué par un homme non armé et très cruellement puni par les banderilleros, de sorte que sa confiance et sa rage aveugle grandissent, et qu'il concentre sa haine sur un objet individuel. Au troisième acte, il n'a en face de lui qu'un homme qui doit, tout seul, le maîtriser avec un morceau d'étoffe placé sur un bâton, et le tuer de face, en passant par-dessus la corne pour le mettre à mort d'un coup d'épée entre les omoplates ». La tauromachie, qui ne saurait heureusement plus se limiter aujourd'hui à l'affirmation exclusive d'un stérile nationalisme espagnol, a clairement repris ses droits par-delà les Pyrénées, malgré les menaces de mort que font peser sur elle l'esprit hygiéniste propre à la stérilisation bien pensante de l'idéal du confort européen. Seule héritière légitime du dionysiaque antique, la tauromachie impose, par-delà les semblants du « politiquement correct », le nécessaire parfum, et la poésie, du sang.

Portugal

La tauromachie de tradition portugaise, est née au Moyen Âge et évolue au cours des siècles en fonction des mœurs et de la pratique de l'équitation traditionnelle. Les rois portugais ont fait des courses de taureaux une activité permettant l'entraînement militaire des chevaliers. D. Sancho I du Portugal aimait courir les taureaux selon un

document de 1258 : D. Sancho I « solebat [...] mactare suos tauros et currere caballos et ambulare et ludere ». La relation homme, cheval et taureau constitue la spécificité de l'art tauromachique lusitanien. Le roi tuait les taureaux à cheval. Plus tard, le fondateur de la dynastie d'Avis, João I rédigea un traité de chasse, *O livro da Montaria*, qui considère les pratiques cynégétiques comme un moyen d'éviter de perdre l'usage des armes : « recrear o entender, e que o uso das armas nom se perdesse » (développer l'intelligence et pour que l'usage des armes ne se perde pas). Son fils Duarte (1391-1438), rédige le premier traité d'équitation européen connu post-antique : *Livro da Ensinança de bem cavalgar toda sela* ou *Livro do Cavalga*. Il y codifie les principes de la tauromachie à cheval et bien sûr la mise à mort du taureau. Le combat à cheval, réalisé selon les préceptes de l'équitation dite à la *Gineta*, pratique équestre hérité des Maures évoluera à partir du xviii^e siècle et surtout au cours du xviii^e siècle, les cavaliers tauromachiques adoptant une nouvelle technique dite à la *Brida* ou classique. Deux écuyers proposent une codification de ce nouvel art de toréer à cheval : Antonio Pereyra Rego et Joseph de Barros Paiva e Moraes Pona. Trois figures tauromachiques s'imposent : la première posture considérée comme la plus élégante est appelée le *face-à-face* (*rosto a rosto*) et ensuite viennent la sorte à l'étrier et la sorte à la hanche. La deuxième posture semble la plus employée selon les auteurs et la dernière l'est moins mais la plus sûre. Le cavalier utilise deux armes dans les trois assauts : le *garrochão* et la *garrocha*. La deuxième permet en outre de réaliser des blessures sur le mufler, aux oreilles, aux yeux, au front... La mise à mort est très encadrée et elle ne survient que dans certaines circonstances. « Les causes qui obligent

le torero à sortir l'épée sont les suivantes » : le taureau doit avoir « offensé » le cavalier dans certaines circonstances comme : le fait d'avoir blessé le cheval, lui faire perdre l'étrier, casser une pièce des harnais (collier de chasse, sangles...), la chute du chapeau, blesser un assistant du cavalier... Le cavalier peut porter des coups mortels avec son épée sur l'ensemble du corps du taureau toutefois le centre sera privilégié au niveau du garrot. Lorsqu'il ne peut utiliser sa monture pour différentes raisons, le cavalier doit tuer le taureau à pied. Le règlement actuel interdit formellement la mise à mort dans l'arène sous peine de prison. Épisodiquement, des toreros à pied exécutent des taureaux notamment dans la Séville portugaise temple de la tauromachie à pied : *Vila Franca de Xira*. Un seul village portugais frontalier, *Barrancos*, continue de perpétuer la mort dans l'arène. L'actuelle tauromachie portugaise dont l'identité se démarque de la culture hispanique met en scène le torero à cheval. Elle se compose de quatre actes : les courtoisies où les cavaliers exhibent ses montures, le combat face à face avec le taureau mettant en scène un véritable ballet équestre, la *pega* où un groupe de huit hommes immobilise le taureau à mains nues et enfin l'acheminement du taureau vers le toril accompagné de six à huit bœufs et de vachers à pied. Dans cette pratique tauromachique moderne, il existe deux morts du taureau : la mort cachée et la mort symbolique. En effet, le taureau est mis à mort dans la plupart des cas dans un abattoir. Autrefois, en raison des faibles effectifs du cheptel bovin, les taureaux étaient courus plusieurs fois ou convertis à la traction animale dans les campagnes. La mort symbolique, comme la définit l'anthropologue Frédéric Saumade, est celle donnée symboliquement par le *forcado*, c'est-à-dire l'homme qui prend